

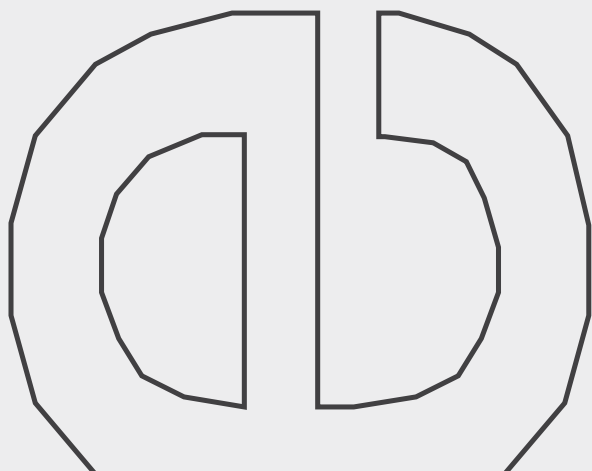
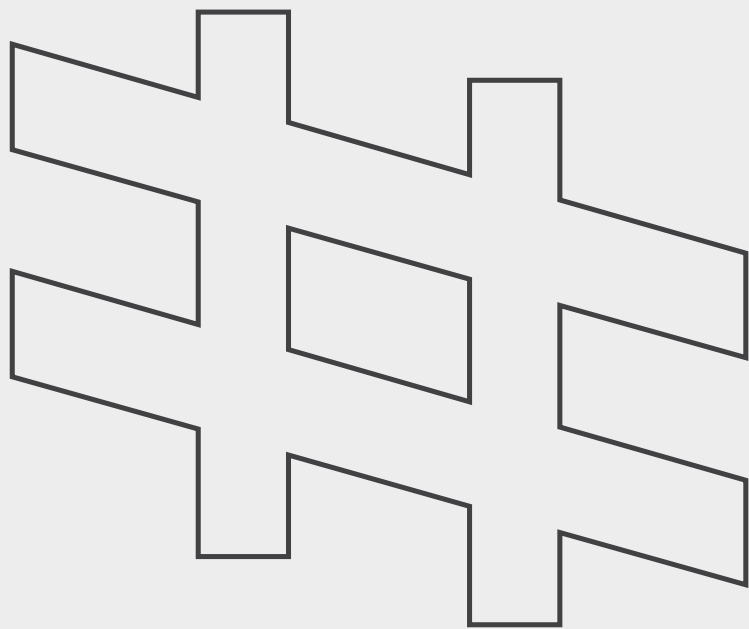
**entretiens #6**

la croisière

ne s'amuse plus

every man

for himself



# entretiens #6 la croisière ne s'amuse plus every man for himself

entretiens #6  
*la croisière ne s'amuse plus*

Un entretien entre Alain Deneault et Clément de Gaulejac à propos de l'exposition *Les maîtres du monde sont des gens*.

Les *Entretiens* sont une série de publications qui convoquent plusieurs interlocuteur-trice-s de divers champs disciplinaires pour dialoguer sur les enjeux institutionnels et artistiques que rencontre la Galerie UQO. La Galerie UQO s'est donné comme mandat de contribuer à l'avancement et à la diffusion de savoirs sur l'art contemporain, et ces publications viennent directement bonifier les discours sur l'art.

Auteurs : Alain Deneault et Clément de Gaulejac  
Illustrations : Clément de Gaulejac  
(sauf illustrations p. 23 et 44)  
Coordination : Marie-Hélène Leblanc  
Traduction et révision : Jo-Anne Balcaen  
et Ginette Jubinville  
Design : Simon Guibord et Daniel Leblanc

ISBN 978-2-9819793-0-8  
Avril 2021

entretiens #6 [interviews #6]  
*every man for himself*

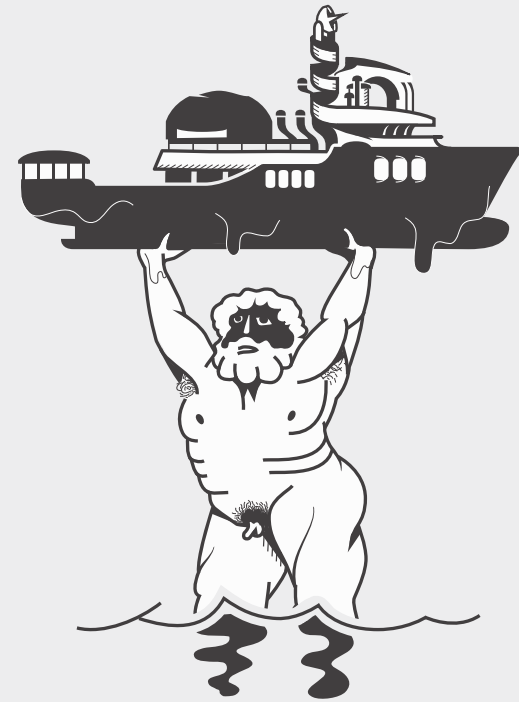
A conversation between Alain Deneault and Clément de Gaulejac on the exhibition *Les maîtres du monde sont des gens* [The Masters of the World are People].

*Entretiens* are a series of publications that bring together partners from various disciplinary fields to discuss the institutional and artistic issues faced by Galerie UQO. Galerie UQO's mandate is to contribute to the advancement and dissemination of art knowledge, and its publications directly supplement the discourse on contemporary art.

Authors: Alain Deneault and Clément de Gaulejac  
Illustrations: Clément de Gaulejac  
(except illustration on p. 23 and 44)  
Coordination: Marie-Hélène Leblanc  
Translation and revision: Jo-Anne Balcaen  
and Ginette Jubinville  
Design: Simon Guibord and Daniel Leblanc

ISBN 978-2-9819793-0-8  
April 2021

# la croisière ne s'amuse plus



Cet entretien entre Alain Deneault et Clément de Gaulejac, à propos de l'exposition *Les maîtres du monde sont des gens*, s'est tenu par correspondance entre le 15 octobre et le 30 novembre 2020.



Cher Alain,

Une des prémisses de l'exposition est un texte paru dans le *New Yorker* en janvier 2017<sup>1</sup>. Dans cet article, on apprenait que les ultra-riches redoutent l'« insurrection qui vient », que celle-ci soit révolutionnaire ou climatique. Ils sont effrayés par la perspective de l'effondrement et l'interminable colère des réfugiés qui en résultera au point qu'ils échafaudent toutes sortes de plans pour espérer y échapper. Cette lecture était à la fois jouissive (la toute-puissance des oligarques ne les protège pas de l'inquiétude) et très flippante (si eux aussi ont peur, c'est que l'heure est très grave). J'ai réuni des documents en lien avec l'imaginaire survivaliste décrit dans cet article. Comment nos ultra-nantis se font construire des condos de luxe dans des anciens silos à missile; comment ils s'achètent des yachts et des îles pour « mettre leur famille à l'abri » (*dixit* Guy Laliberté<sup>2</sup>). À partir de ce fantasme insulaire, j'ai commencé à imaginer des espèces de centaures mi-yacht / mi-titan. J'avais en tête des images de fontaines baroques où des figures humaines à moitié immergées fusionnent avec la roche. Je me suis mis à dessiner des îles fortifiées, des murs hérissés, une soldatesque massacrée, un arsenal de convulsions monumentales et désinhibées, un univers *offshore* et grotesque, une tragédie *bling-bling* qui est devenue, à force d'épure, la grande murale *Eaux profondes, bains brefs*, pièce principale de l'exposition.

Pour rendre mes dessins plus « réalistes », je me suis documenté. Je suis allé trainer sur les sites Internet des vendeurs de bateaux de luxe. Je suis tombé sur des produits aux noms invraisemblables comme le *dominator*. Des bateaux dont les prix sont tellement indécents qu'ils ne sont pas publics. Et puis j'ai découvert le *Seasteading Institute*<sup>3</sup> et ça a été comme un deuxième déclic. Non pas celui qui donne envie de travailler sur un sujet, mais celui qui fait se dire qu'on a raison de le faire. L'expression *Seasteading* désigne un projet techno-politique qui pourrait se traduire par *Ville nation flottante* ou *Colonisation marine*, mais avant d'être un nom commun, c'est le nom d'un projet libertarien qui regroupe une poignée de millionnaires de la Silicon Valley et du bitcoin qui pensent qu'il n'y a pas d'avenir pour eux au sein des systèmes gouvernementaux actuels et qui veulent fonder une sorte de « non-contrat social » loin de toute forme de redistribution de la richesse. Le fondateur de cet « institut » est Patri Friedman, joueur de poker et petit-fils de Milton Friedman, le théoricien ultralibéral de l'École de Chicago<sup>4</sup>. Leur projet est de construire des sortes de cités flottantes dans les eaux extraterritoriales. Ils citent volontiers

Thomas More et son *Utopie*, à ce détail près que leur utopie à eux est obsessionnellement individualiste. Leur idée fixe, c'est la sécession. Leur grand modèle, c'est Venise, ville souveraine et richissime qui inspire naïvement leur délire sur pilotis. Et là encore, je me suis senti conforté dans le déploiement intuitif de mon imaginaire de lagune baroque. Car avant même de découvrir ce projet fou, mes dessins s'inspiraient déjà de Venise et de ces images sinistres qui la montrent comme éventrée par de gigantesques bateaux de luxe. Ces images d'une croisière qui ne s'amuse plus ont nourri la fantasmagorie à l'œuvre dans l'exposition, le mélange de tragique et de grotesque que j'essaie d'y déployer. Elle a aussi, plus littéralement, nourri la pièce la plus documentaire de l'expo, *Pilotis*, qui est un diaporama créé à partir d'images de yachts dégoulinants ; des projets farfelus du *Seasteading Institute*; de Venise envahie par l'*aqua alta* ; mais aussi de naufrages, quand la violence de l'élément marin se déchaîne à l'endroit des constructions humaines et relativise un peu l'utopie insulaire.

Toujours à la recherche de documents à même d'inspirer une figuration de l'inconscient dominateur de l'ultra-richesse, je suis tombé sur une gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle qui m'est apparue comme un nouveau filon à explorer. Sur cette gravure, Marie-Antoinette porte une coiffure extravagante, ses cheveux remontés et poudrés sont une mer d'apparat sur laquelle flotte un fier navire. On appelait ce type de coiffure, incluant maquettes et décors, des « poufs ». Elles apparaissent en France, dans les très hautes sphères de l'aristocratie à la toute fin du régime monarchique. De la position historique où nous le regardons, nous savons que ce régime vit là ses derniers moments, mais lui, ne le sait pas encore. Au contraire, l'aristocratie jouit de sa toute-puissance, l'Europe domine le monde et les « poufs » célèbrent cette domination. La coiffure de Marie-Antoinette dite « À la Belle Poule » réfère à un combat naval gagné par le Royaume de France contre celui d'Angleterre, mais ces perruques peuvent aussi renvoyer, comme les allégories, à des principes abstraits comme l'indépendance ou la liberté. J'ai repris cette image, l'ai dessinée à ma main, j'en ai cherché d'autres, explorant par le dessin ces perruques à la fois magnifiques (l'élégance de leur ligne, la grâce qu'elles donnent au port de tête) et affligeantes (la vulgarité comme non-conscience de l'image que l'on donne de soi-même). Il y a quelque chose du fétiche dans ces images qui peuvent être vues comme le témoignage anachronique d'un régime arrivé au faite de sa toute-puissance mais encore ignorant de l'imminence de son effondrement. Et puis, comme avec la murale, je me suis laissé dériver.

08

entretiens #6

09

clément de gaujelac à alain deneault

Je me suis mis à imaginer d'autres poufs, une prolifération intempestive d'embarcations hors d'âge, une espèce de *timeline* mêlant tourisme et extractivisme, le carnaval des golems du 1 %.

Enfin, je termine cette présentation de l'exposition par son titre : *Les maîtres du monde sont des gens*. Une affirmation écrite sur le mur, matérialisée sous la forme d'un néon rose. Plus qu'un aphorisme, cet énoncé est une évidence tautologique, il brille par son idiotie. Mais, en art, partir de sa propre idiotie est souvent un bon point de départ, et je te propose d'ouvrir notre discussion à partir de là. Penses-tu qu'on puisse affirmer cela ? Les maîtres du monde sont-ils des gens ?

<sup>1</sup> Evan Osnos, « Domsday Prep For The Super-rich », *New-Yorker*, 30 janvier 2017 — Traduit en français par Bruno Gendre, sous le titre « Quand les ultra-riches se préparent au pire », *Revue du crieur*, 2017.

<sup>2</sup> « Le nouveau cirque de Guy Laliberté, l'atoll de Nukutepipi », *Le Journal de Montréal*, 25 avril 2015.

<sup>3</sup> [www.seasteading.org](http://www.seasteading.org)

<sup>4</sup> L'École de Chicago est une école de pensée économique souvent considérée comme la principale inspiration du tournant ultralibéral du capitalisme.



Cher Clément,

Malheureusement, les maîtres du monde ne sont pas des gens. C'est tout le problème. Comme personnes, ils ne se supportent pas, se constatant si petits, si vils, si incompetents... C'est la raison pour laquelle ils ont éprouvé le besoin de se sublimer dans tellement d'entités fictives, et ce, des suites de créations juridiques dont la prouesse n'a rien à envier aux novations des arts. Ces structures sont dites des « personnes morales », et c'est toujours « derrière » elles que se dissimulent et tantôt paraissent ceux qui tentent de s'attribuer un brin de mérite aux agirs de leurs mastodontes. La figure esthétique que j'ai en tête est bien triviale aux côtés des références que tu cites, et aussi plus habituelle, c'est la créature du Docteur Frankenstein. Collectivement, barons voleurs, politiques complaisants et juges corrompus ont contribué à l'essor de structures évoluant indépendamment de leurs ayants droit, à la manière de sujets plus qu'humains. Les « personnes morales » dont il s'agit se laissent représenter par quelques mandataires qu'elles se donnent, elles ont le don d'ubiquité se faisant multinationales et polyvalentes, agissant donc simultanément sur les cinq continents tout en diversifiant leurs activités dans des secteurs hétérogènes, la fabrication d'armes côtoyant le divertissement de masse pour enfants et la production de biens agroalimentaires. Ces sociétés, les ayants droit les distinguent d'eux pour que jamais les turpitudes dont elles se montrent capables – provocation de marée noire, financement de seigneurs de guerre, soutien à des dictatures, collusion sur les marchés financiers, corruption politique... – ne les atteignent personnellement. « Oui, je détiens massivement des actions de tel groupe multinational d'entreprises; oui, je suis membre de son conseil d'administration et tente d'orienter son comportement dans le monde, mais je ne me porte en rien responsable de ce que fait mon monstre. Mon monstre s'appartient à lui-même ». Des conditions extrêmes seulement peuvent amener les associés gérant une telle affaire à en être tenus responsables. Il ne reste qu'à bien entendre les termes formels pour ce qu'ils disent : ces gens mettent en commun leurs actifs dans des structures plus grandes qu'eux, qui – formellement et littéralement – prévoient de leur part une « responsabilité limitée ». Les « sociétés à responsabilité limitée » que le droit occidental a inventées se présentent comme substantiellement responsables de ce qu'elles font. Les membres qui s'associent créent donc une « société » qui les rend irresponsables en droit. « Les associés sont seulement responsables de leur propre négligence », explicite une source du ministère canadien de

la Justice<sup>1</sup>. A contrario, ils ne répondent donc pas de celle de l'entité elle-même, et celle-ci, en dernière instance, ne répond donc pas d'eux. Elle est plus grande qu'eux. Ils profitent seulement d'un abonnement à un flux de revenus à même les bénéficiaires qu'elle dégage. « Les sociétés par actions sont considérées comme juridiquement distinctes de leurs propriétaires. Parce qu'elle est définie par la loi, une société par actions est une entité impersonnelle qui peut, en théorie, exister indéfiniment. Cela signifie que si le propriétaire meurt, l'entreprise peut poursuivre ses activités sans problème », précise pour sa part le site d'une autre organisation publique canadienne, la Banque de développement du Canada<sup>2</sup>. On dit en France qu'un associé peut être jugé personnellement coupable s'il commet une faute grave, s'il se montre coupable de malversations ou de fraudes par exemple, bref « s'il est non conforme à l'intérêt de la société<sup>3</sup> », c'est-à-dire s'il est non conforme aux intérêts de la bête, laquelle, dans cette optique, continue d'exister en toute indépendance.

Les puissants sont de plus en plus réduits au rôle de bénéficiaires de machines à générer de la rente qu'ils ne comprennent même pas eux-mêmes. La théorie de la *gouvernance* et les modalités contemporaines de management consistent pour eux à rendre leurs employés de plus en plus autonomes et responsables, précisément pour ne plus devoir les diriger. On se contente de fixer des cibles ahurissantes, de laisser le personnel se former mutuellement, nonobstant le chaos de la concurrence dans lequel on le plonge, tout en le soumettant à la pression cruelle d'un harcèlement moral systématique qui vise, lui, à assurer un roulement de personnel d'inspiration darwinienne, les moins performants étant poussés à la démission des suites de procédures humiliantes, pour laisser la place au sang neuf de recrues qui se débattront comme des diables dans l'eau bénite... La parole du président n'est plus que cette rumeur que doit déchiffrer le cadre supérieur, véritable transistor entre l'incompétence de ceux qui règnent et le désarroi de ceux qui sont dominés.

12

entretiens #6

Que deviennent les maîtres du monde lorsqu'on les retrouve au statut de gens ? Plus rien. Surtout pas des « maîtres ». Ils ne maîtrisent rien. Aucune expression n'est plus mal choisie que celle d'élite pour dénoter cette engeance. C'est à leur veulerie qu'ils sont abandonnés lorsqu'ils regagnent leur dimension. Les plus imprudents prennent au sérieux leur succès et en font l'acte d'une exhibition téméraire. C'est alors leur vanité, leur banalité, leur suffisance qui sautent aux yeux; elles semblent avoir crû plus que leurs avoirs dans l'exercice capitalistique qui fut le leur.

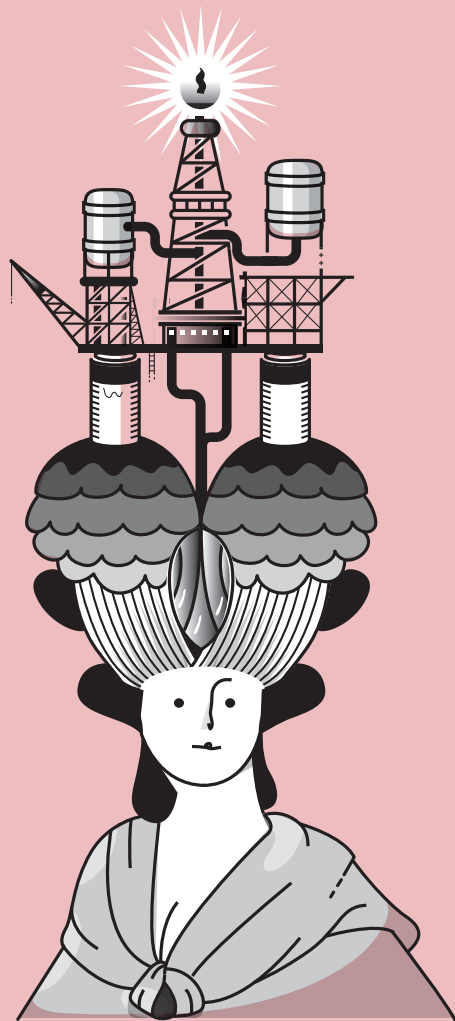
13

alain deneault à ciément de gaujelac

<sup>1</sup> « Société à responsabilité limitée. », *CliquezJustice.ca*, page consultée le 25 octobre 2020.

<sup>2</sup> « Société par actions », Banque de développement du Canada, *BDC.ca*, page consultée le 25 octobre 2020.

<sup>3</sup> « La responsabilité des dirigeants de société », *Cours de droit.net*, page consultée le 25 octobre 2020.



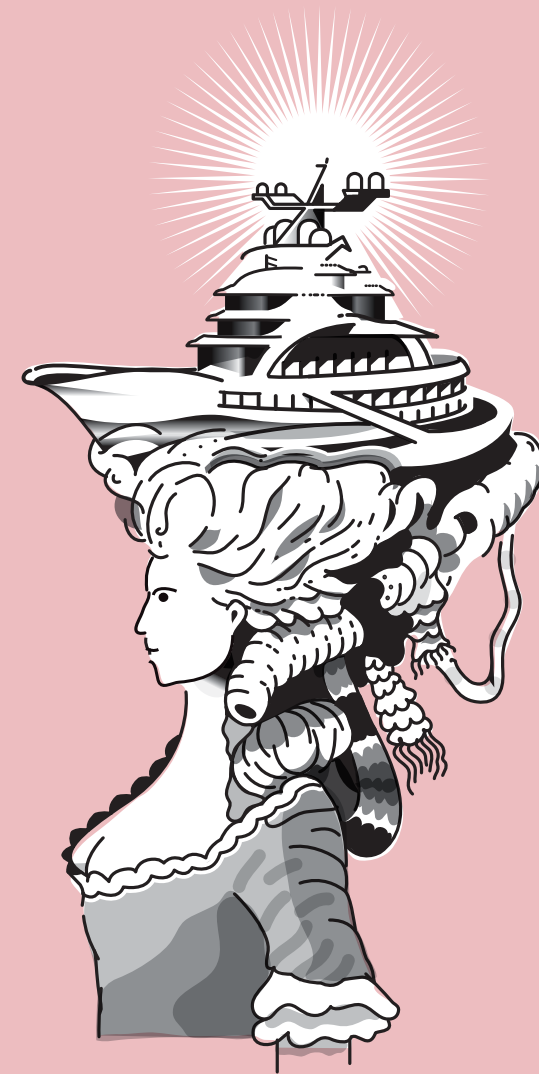
Cher Alain,

Si les bénéficiaires du pillage sont bel et bien des gens, l'ensemble du système mis en place pour assurer leur domination – ce « monstre qui n'appartient qu'à lui-même » – est pensé pour les soustraire au regard. Cette difficulté que tu décris au fil de tes livres est au cœur de l'expo. Comment donner figure à ce 1% qui se dérobe (mis à part bien sûr les quelques vaniteux qui cherchent la lumière en allant faire du tourisme dans l'espace)? Comment représenter quelque chose qui se cache? Tu parles de la créature de Frankenstein et, pour ma part, je pensais au golem, à l'assassin dans le buisson, au motif dans le tapis.... On n'est pas loin. La créature de Frankenstein et le golem sont des allégories. Et comme toute allégorie, elles signifient fortement sans que l'on sache vraiment ce qu'elles signifient. On n'est pas comme devant la Statue de la Liberté dont le nom est sans équivoque. Que signifie la créature de Frankenstein? Le progrès devenu fou? L'errance de la science moderne? L'ubris de la technique sans conscience? Un genre de Prométhée dégingué? Ça fait beaucoup, mais je pense que le succès du monstre dans l'imaginaire collectif est précisément dû au fait que le halo allégorique qui l'entoure est à la fois précis et flou. C'est la grande force de l'allégorie que de signifier un peu à tort et à travers. C'est un débordement de sens qui frappe moins par précision que par prolifération.

Dans les arts visuels dits classiques, le procédé allégorique a été beaucoup utilisé. Il a ensuite été ringardisé par l'art moderne, qui y voyait une subordination de l'art à son sujet littéraire. L'allégorie visuelle s'est alors réfugiée du côté de la caricature ou de l'illustration qui en font souvent un usage un peu lourd. Je pense par exemple au bonhomme Monopoly, avec son haut-de-forme et son monocle, qui est systématiquement convoqué pour représenter le capitalisme; ou au coffre-fort sur une plage pour représenter les paradis fiscaux. Pour éviter cet écueil symbolique, j'ai tenté de procéder autrement, en créant d'autres correspondances. J'ai repris des figures allégoriques « au chômage » – si je puis dire –, des corps expressifs issus du vocabulaire de l'art classique à qui j'ai demandé de poser sur des yachts. Ce faisant, je cherche à faire un pont entre la figuration d'un problème très actuel et le temps long de l'histoire tel qu'il s'est déposé dans l'art occidental. Tout cela est très expérimental, c'est un bricolage de *récup*, une lecture de ruine. J'assemble et je réassemble les éléments de mon vocabulaire jusqu'à ce que quelque chose me semble juste, un accord poétique plutôt qu'une vérité conceptuelle. Je cherche à atteindre

ce régime de signification, ce halo allégorique à la fois flou et précis dont je parlais à propos de Frankenstein. L'idéal étant sans doute de créer un univers artistique suffisamment juste pour qu'on puisse y accrocher les significations dont l'époque a besoin... C'est vraiment l'inverse de mon travail en dessin de presse, ou en agit-prop. Là, il est essentiel d'être compris et cela rend souvent nécessaire d'avoir recours à des stéréotypes ou des clichés qu'il s'agit alors de saboter de l'intérieur.

L'expression « responsabilité limitée » que tu décortiques me paraît parfaite pour exprimer l'absence de maître du monde au volant de la catastrophe. C'est typiquement le genre de vocables avec lesquels j'aime travailler, en en faisant, comme tu le fais, une lecture extrêmement littérale. Cela me fait penser à cette autre expression toute faite que j'ai utilisée, comme titre d'une installation, il y a des années : « La direction décline toute responsabilité ». L'installation était composée d'une douzaine de grandes flèches en métal d'environ six pieds de long, montées sur des roulettes de chaises de bureau. Disposées sur le sol, les spectateurs pouvaient les déplacer à loisir comme une batterie de planches à roulettes abandonnées. Quand on les regarde dans leur opacité matérielle - en ne se fiant plus à la transparence du langage -, certaines expressions apparaissent comme des sortes de lapsus systémiques...



Cher Clément,

Tu mets le doigt sur ce qui nous est commun, en art comme en pensée politique. La métaphore et l'allégorie ont une importance majeure. Elles structurent la pensée tellement qu'elles aménagent des points aveugles, comme tu le signales. Et j'entends qu'un golem devenu détraqué au point de frapper à l'aveugle, se transformant donc, dans notre histoire, en un Frankenstein, permet à l'esprit de faire un bond instantané dans la compréhension d'un problème, mais ces tremplins mentaux nous font atterrir dans du ciment frais, et nous nous en découvrons très rapidement captifs. Ces images nous enferment dans ce premier bond. Elles nous happent, nous font progresser dans une sorte d'éblouissement nous privant ensuite de toute prise pour poursuivre. Alors doit-on changer d'image, varier les figures de style comme Tarzan passe d'une liane à l'autre ?

Pourquoi sommes-nous si contraints à la métaphore, à l'allégorie, à la parabole ? Je retourne à mes papiers, me rappelle mes lectures, le philosophe français Jacques Derrida expliquant par exemple de la métaphore – radicalement inévitable dans tout acte langagier – qu'elle n'est pas seulement *économique*, au sens où elle nous permet d'évoquer quelque chose en peu de mots, donc dans une épargne de mots qui nous amène à faire l'économie de toute une série d'explications, mais qu'elle se montre telle aussi parce qu'elle *produit* : la métaphore génère du sens et une aptitude à dire là où les recours usuels du langage viennent à flancher<sup>1</sup>...

Donc, l'image de Frankenstein nous fait bondir dans l'impasse. Que dit-on encore, une fois enfermé dans cette modalité descriptive, de laquelle découle toute une discoursivité conséquente sur les multinationales détraquées, les banques voraces, les gouvernements aveugles, avec un lot infini de descriptions ? Cette image nous sort à peine de celles qu'on voulait dénoncer. Je m'étais intéressé, à ce titre, à Jean Doucet, un banquier québécois actif au sein du système bancaire des paradis fiscaux dans les années 1970. On lui doit apparemment l'esthétique kitsch dont nous sommes restés prisonniers à propos des législations *offshore* : les palmiers, les cocotiers, les îles exotiques, le sable, les coffres-forts de repaires occultes... Il s'agissait alors pour le pouvoir de désigner des lieux dans des termes flous à souhait de façon à n'éveiller aucune curiosité critique. Dans ces années-là, Doucet n'eut aucun scrupule – de pair avec le fiscaliste suisse Édouard Chambost qui y ajoute une bonne dose de racisme – à recycler l'esthétique coloniale du XIX<sup>e</sup> siècle à propos de ces mêmes îles, ainsi que l'iconographie promue par les agences de voyages,

18

entretiens #6

pour camoufler à l'aide de cette série d'images la raison d'être des paradis fiscaux, en même temps qu'il s'agissait de la nommer. Au fond, les images critiques de la gauche intellectuelle, qui visent précisément à secouer ce cocotier pour en faire émerger autre chose, présentent à leur manière les mêmes caractéristiques : déplacer l'esprit pour faire voir ce qui passe inaperçu ou échappe à la pensée, tout en s'enfermant dans des modèles analytiques insuffisants.

En cela, ma dernière trouvaille pour dessiner la multinationale aura été la pieuvre. Eh ! oui !... Parce qu'il faut faire sens immédiatement, parce qu'on veut que l'image soit parlante, parce qu'on veut frapper l'imaginaire, force est de partir d'un cliché, d'une image déjà colportée, pas trop savante (en cela, tes références supposent une connaissance en histoire de l'art et de l'esthétique que peu de gens partagent, par exemple). Donc la pieuvre. Dans mon cas, elle se présentait au moins sous une forme décapitée par le droit. L'usage discursif : les multinationales évoluent telles des pieuvres, le droit des affaires en vigueur dans la mondialisation financière permettant à leur conseil d'administration de gérer dans les multiples nations où elles se trouvent, comme *multi-nationales*, chaque filiale et entité particulière à la manière d'un tentacule. Dans ce cas, le tentacule se présente du point de vue du droit comme agissant seul, comme s'il n'appartenait à aucune pieuvre et qu'aucun cerveau ne le coordonnait quant à ses actions avec un autre tentacule présent dans une autre entité législative. C'est qu'en droit, les entités appartenant à une multinationale sont considérées comme étant autonomes, la multinationale en soi n'est pas un sujet de droit et n'existe en réalité pas plus que le père Noël sur un plan juridique. Un réseau d'entités créées dans une pluralité de législations en tant qu'elles sont indépendantes les unes des autres fonde de fait la multinationale, cette pieuvre; mais dans les aberrations du droit, chaque tentacule est perçu par chaque législation et juridiction comme une chose en elle-même se mouvant par sa seule volonté... D'où le problème qui s'ensuit : un pouvoir incontesté de la part de la multinationale qui continue d'exister, mais seulement de fait, et qui ne rencontre aucun contrepouvoir. Aucun parlement ni aucun juge ne peut statuer sur l'ensemble de son œuvre à l'échelle mondiale et multinationale, mais seulement sur l'agir de tel ou tel tentacule pris isolément.

L'image nouvelle génère une représentation nouvelle. Dans mon cas, ce fut aussi l'occasion de traiter du caractère pervers des grands dirigeants d'entreprises, au plan clinique. Et de considérer que les sèmes dont on use pour en parler – *élite, maîtres du monde, dirigeants de la planète,*

19

alain deneault à clément de gaujelac

*personnalités puissantes* — apparaissent à leur tour comme de stériles métaphores. En ce sens, je lis à mon tour l'expression « les maîtres du monde » comme une de ces allégories sans avenir. En travaillant sur le cas de la multinationale Total, par exemple, j'ai été choqué de découvrir à quel point les « maîtres du monde » assument sans complexe de n'être maîtres de rien. Qu'ils présentent même en dernière instance ce lâcher-prise sur le cours de l'histoire comme le fin du fin, le signe d'une intelligence exquise, une roublardise de dieu. Ainsi, la multinationale ne cherche pas à contrôler le monde, mais à le doubler suffisamment de sa présence en tout lieu pour qu'elle se trouve dans son ubiquité en position de tirer profit de toute conjoncture, quels que soient son évolution et ses retournements. Les cours du pétrole baissent : insistons sur la filière de la transformation; ils augmentent : relançons la production. Et en géopolitique, si les États-Unis se braquent, nous cognerons à la porte de la Chine... Rien à voir avec quelque complot sciemment ourdi ou avec quelque force de frappe concertée pour faire marcher le monde au pas. On laisse au contraire le monde avancer en ordre dispersé; et selon les impondérables de cette chorégraphie, on active les nombreux leviers qu'on s'est donnés pour tirer parti de l'agencement occurrent. Le « on » ici est volontairement opaque, car il comprend un ordre d'acteurs sociaux fort divers, qui va des cadres aux dirigeants, en passant par les actionnaires et une myriade de complices extérieurs, notamment dans le monde politique et les milieux scientifiques. Cet « on » répond en ordre dispersé lui-même, dans sa volonté de reprendre toujours la main. C'est en fait d'une jonglerie qu'il s'agit.

À force de brasser toutes ces images, il m'est parfois arrivé de tomber sur des termes qui me semblaient extraordinairement parlants, comme s'ils contenaient en eux-mêmes la vérité sur ce qu'il s'agissait d'en dire. Il ne restait plus qu'à les entendre et à les développer pour les laisser parler. Ce sont tout simplement les termes usités pour désigner comme tels les acteurs et les modalités en cause. Par exemple : *multinationale*. Par exemple : *capitalisme*. Oui, tout est là. La *multinationale* est puissante tout simplement par sa qualité *multi-nationale* qui s'annonce dans son titre. Elle est à la fois active dans plusieurs nations, elle se trouve donc de tous les côtés des frontières, elle n'est enfermée dans aucune et ne peut se laisser contenir par aucune, que ce soit sur le plan du droit, de la fiscalité, des investissements, des prises de décision. Même chose pour le capitalisme : tout est dans le mot. Est-ce sans doute la raison pour laquelle ceux qui en profitent l'utilisent de moins en moins souvent, lui préférant par exemple l'euphémisme d'*économie de marché*? Le capitalisme est le

20

entretiens #6

nom d'un ordre, d'un régime, d'une idéologie et d'un état d'esprit — tous contenus dans le suffixe *-isme* — dont la visée explicite est de favoriser le capital — la racine du mot —, c'est-à-dire, par définition, sa croissance, son accumulation, soit ce à quoi il est destiné, et ce, bien entendu, tout aussi rigoureusement : au profit d'une minorité qui en détient. Le capital n'est pas seulement un luxe ni de l'épargne, il constitue un ensemble d'actifs excédentaires et massifs destinés strictement à croître : des usines, des propriétés foncières gigantesques, de la matière première, des brevets et des savoir-faire techniques, du capital monétaire et, bien sûr, de la force de travail manuel et intellectuel. Beaucoup de force de travail...

Dans cet esprit, revenant à tes dessins, je comprends que ces maîtres du monde, s'ils sont des gens, c'est dans le sens évident d'un oxymore. Non pas au sens trivial où on pourrait dire qu'ils sont *des êtres humains eux aussi*, mais au sens où ils ne peuvent être maîtres de rien. Ils ne sont pas maîtres-mais-seulement-avec-des-défauts, comme la première interprétation le laisse entendre, mais au contraire de cette impression courante, il s'agit de les présenter dépossédés de toute maîtrise, à la dérive, prisonniers les premiers de ce kitsch culturel dont ils ont été les ardents commanditaires, et d'une soif goulue de pouvoir qui ne leur appartient que dans un conformisme fidèle à leur esprit de classe. Qui ne se souvient pas de cette phrase étonnante par laquelle Marx introduit le capital : « ces personnes n'interviennent ici que comme personnification de catégories économiques, comme porteurs de rapports de classe et d'intérêts déterminés. Moins que toute autre encore, ma perspective, qui consiste à appréhender le développement de la formation économique-sociale comme un processus historique naturel, ne saurait rendre un individu singulier responsable de rapports et de conditions dont il demeure socialement le produit, quand bien même il parviendrait à s'élever, subjectivement, au-dessus de ceux-ci<sup>2</sup> »? *Les maîtres du monde sont des gens* dans un univers où de simples gens, au vu de leur condition, ne peuvent nullement être maîtres de quoi que ce soit.

21

alain deneault à clément de gaujelac

<sup>1</sup> Jacques Derrida, « La mythologie blanche », in *Marges. De la philosophie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972 [Poétique, N° 5, 1971].

<sup>2</sup> Karl Marx, *Le Capital. Critique de l'économie*

*politique*, édition de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Presses universitaires de France, coll. Quadrige, 1993 [1867], p. 6.



Cher Alain,

J'aime ta vision de la métaphore qui serait comme un tremplin mental qui propulse notre compréhension d'un phénomène, mais qui nous fait atterrir dans du ciment frais où nos pieds s'engluent. J'aime surtout que tu fasses une belle métaphore pour critiquer l'usage de la métaphore. Ce paradoxe est pour moi un sujet d'émerveillement sans fin. On n'échappe pas aux métaphores, elles sont « des chiens-loups qui nous poursuivent dans la forêt <sup>1</sup> », elles donnent de la vitesse à l'entendement, mais aussitôt le figent en cliché – littéralement une image arrêtée – ; on parle aussi de métaphore morte. Cette tension entre vitesse et enlisement – on pourrait dire aussi fulgurance et idiotie – est un ressort très puissant. Je l'utilise souvent dans mes dessins, il me permet d'introduire du jeu dans l'ordre du discours, au sens ludique, mais également mécanique du terme.

Nous arrivons au terme de cet entretien et je te propose de conclure avec une image<sup>2</sup> qui, à sa manière, retourne et malmène elle aussi l'énoncé titre de l'exposition. Je ne sais pas d'où provient cette affiche, et ne l'aurais sans doute pas remarquée si nous n'étions pas précisément occupés à épuiser une affirmation très semblable dans sa structure mais qui dit précisément l'inverse. On peut supposer que cette image accompagnait un film de série Z au début des années 1980, mais plus probablement qu'elle nous est contemporaine et détourne les codes du cinéma de genre pour produire un énoncé politique explicite. Quoi qu'il en soit, pour l'auteur ou l'autrice de cette image, les maîtres du monde (ici les milliardaires) ne sont ni des gens, ni des golems, ni des pieuvres, mais des *parasitic vampire motherfuckers*. Nous voici prévenus.

<sup>1</sup> Citation d'Olivier Cadiot extraite d'un entretien avec Philippe Mangeot paru en 2008 dans la revue *Vacarme* (Cap au mieux. *Vacarme* (45), 4 12.)

<sup>2</sup> Origine de l'image : [https://www.reddit.com/r/BmovieProductionsLA/comments/96780j/billionaires\\_arent\\_people/](https://www.reddit.com/r/BmovieProductionsLA/comments/96780j/billionaires_arent_people/)





Cher Clément,

*Les maîtres du monde sont des gens.* Quel télescopage autodestructeur ! Le dire ainsi grippe complètement l'appareil idéologique. Là encore, la contradiction s'entend à même de ce que disent, au plus près, les mots. D'abord les *maîtres* : il s'agirait là de gens désignés en fonction d'une aptitude particulière à la maîtrise. Le maître a pour caractéristique essentielle de se distinguer : tous les dictionnaires indiquent qu'il commande, ordonne, enseigne ou dresse l'*autre*, celui qui n'est pas maître. Mais nous voilà rappelés que ces maîtres sont des gens, c'est-à-dire qu'ils appartiennent fondamentalement à la catégorie de ceux que rien ne distingue. Rien ne les détermine, donc. Ceux qui ont pour qualité une maîtrise particulière ne se distinguent en réalité de personne. C'est pourquoi ils requièrent tellement de prothèses. Elles sont voyantes, criardes, lourdes et en réalité fort peu pratiques. Ce sont ces prétentions au savoir-administratif-entant-que-tel par exemple, donnant à celui qui croit le détenir l'impression que sa sagesse l'autorise à gérer tout autant un musée, un supermarché, un hôpital qu'un club de baseball. Gérer devient une activité intransitive permettant, à qui se croit en position de l'exercer, de se distinguer des gens. Disposer de capitaux laisse aussi présager le fait de cette supériorité hiérarchique. La presse financière le confirme, les écoles de commerce l'enseignent, les fondations privées le priment, les commanditaires le hurlent, et surtout, les grandes entreprises multinationales à responsabilité fort limitée font fonctionner à l'aveugle l'assertion... Combien d'énergie met-on à faire oublier que les maîtres du monde sont des gens ? Du coup, des *remakes* en série nous présentent les maîtres en zombies, démons, extraterrestres ou revenants. Qu'est-ce à dire ? Qu'ils doivent leur statut à toutes ces prothèses sociales et juridiques qui ne sont plus de leur ressort, mais regardent tout le monde, les gens désarçonnés devant une telle manifestation incontrôlée de puissance ?

# every man for himself



This conversation between Alain Deneault and Clément de Gaulejac, on the subject of the exhibition *Les maîtres du monde sont des gens* [The Masters of the World are People], took place by email between October 15 and November 30, 2020.

Dear Alain,

One of the premises of the exhibition was an essay published in *The New Yorker*<sup>1</sup> in January 2017. It talks about how the super-rich are concerned about a “coming insurrection,” be it revolutionary or climatic. They’re terrified at the prospect of civilization’s collapse and the resulting wrath of its fugitives, to the point where they’re making all sorts of escape plans. I found this both gratifying (omnipotent oligarchs aren’t immune to fear) and concerning (if *they’re* afraid, then the end must really be near). I also found a series of documents that relate to the kind of survivalist ethos described in the article. Like how the ultra-rich have luxury condos built inside former missile silos; how they buy yachts and islands to “shelter our families” (to quote Guy Laliberté)<sup>2</sup>. From this insular fantasy I began to imagine these kind of half-yacht/half titan centaurs. I thought of baroque fountains where human figures fused into the rock would rise out of the water. I began to draw fortified islands, wall-spiked fences, slaughtered soldiery, an battery of wild and monumental upheavals, a grotesque off-shore universe, a blinged-out tragedy which, several drafts later, finally became *Eaux profondes, bains brefs*, the large mural that’s the centrepiece of the exhibition.

I did a fair amount of research to make my drawings look more realistic, for instance luxury yacht websites. Some of the yachts have incredible names like *Dominator*, and their prices are so obscene they aren’t even made public. Then I discovered the *Seasteading Institute*<sup>3</sup> and I had another light-bulb moment. Not the kind that makes you want to work on a project, but the kind that makes you think you’ve got good reason to do so. “Seasteading” is a term used to describe a techno-political project that could also be described as a “floating nation city,” or “Marine Colonisation.” But while it’s not yet a common noun, it’s the name of a libertarian project that has brought together a handful of Silicon Valley and Bitcoin millionaires who see no future in our current government systems and who want to establish a kind of “social non-contract” far removed from any form of wealth redistribution. The founder of this “institute” is Patri Freidman, a poker player and the grandson of Milton Friedman, the ultraliberal theorist from the Chicago school of economics<sup>4</sup>. Their goal is to build a series of floating cities in international waters. They regularly cite Thomas Moore’s *Utopia*, except that their utopia is obsessively individualist. Their obsession is secession. Their main model is Venice, a sovereign, wealthy city that has naively inspired their own delirium on stilts. And here again, I was

reassured in the intuitiveness of my imaginary baroque lagoon. Even before I discovered this insane project, my drawings were inspired by Venice and these sinister images of it being gutted by gigantic luxury boats. Images of this angry cruise ship helped feed the phantasmagoria at work in the exhibition, that mixture of tragedy and the grotesque that I try to express. In a more literal sense, it also inspired the most documentary style work in the exhibition, *Pilotis*, which is a slideshow of dripping yachts, a few of the Seasteading Institute's most outlandish projects, Venice invaded by the *acqua alta*, and shipwrecks, when violent sea storms destroy man-made constructions and bring these insular utopias down to size.

While looking for things that might inspire an image of the dominant unconscious of the ultra-rich, I stumbled upon an intriguing 18th century engraving of Marie-Antoinette wearing an extravagant hairstyle; her powdered hair is piled high above her head like a rising tide of pomp and circumstance topped by a floating proud ship. This type of hairstyle was called a *pouf* and included interior armatures and elaborate decorations. It first appeared among the upper echelons of French aristocracy at the very end of the monarchical regime. From our historical perspective, we know that regime was about to end, but the monarchy did not. In fact, the aristocracy was reveling in its omnipotence, Europe ruled the world, and the *poufs* were an expression of that dominance. Marie-Antoinette's hairstyle, called "À la Belle Poule," was a reference to a naval combat won by the Kingdom of France against England. But like all allegories, the wigs could have also referred to abstract principles like independence or liberty. I redrew the image in my own style, researched others like it, and used drawing to explore wigs that are both magnificent (their elegant lines, how they make women carry their heads so gracefully) and appalling (vulgarity as the unconscious expression of one's self-image). There's something fetishistic about these—they can be seen as anachronistic proof of a regime at the end of its power, but still ignorant of its imminent collapse. And as with the mural, I let myself deviate a bit. I began to imagine other types of *poufs*: an untimely proliferation of ancient boats, a kind of timeline of tourism combined with extractivism, a carnival of golems of the 1%.

I'll conclude this presentation with the exhibition's title: *Les maîtres du monde sont des gens*. An affirmation written in pink neon on the wall. More than an aphorism, it becomes a tautological fact. It glows in its own stupidity. But in art, using one's stupidity as a starting point is often a good thing, and I suggest we begin our discussion there. Do you think we can say that? Are the masters of the world people?

<sup>1</sup> Evan Osnos, "Doomsday Prep for the Super-rich," *The New Yorker*, January 30, 2017 (online version). Translated into French by Bruno Gendre under the title "Quand les ultra-riches se préparent au pire," *Revue du crieur*, 2017.

<sup>2</sup> "Le nouveau cirque de Guy Laliberté, l'atoll de Nukutepipi," *Le Journal de Montréal*, April 25, 2015, (our translation).

<sup>3</sup> <https://www.seasteading.org/>

<sup>4</sup> The Chicago school is a school of economic thought often considered to be the main inspiration behind capitalism's ultra-liberal turn.



Dear Clément,

Unfortunately, the masters of the world are not people. That's the whole problem. As people, they're spineless, they see themselves as so small, so vile, so incompetent... It's why they feel the need to sublimate themselves into all of these fictitious entities, resulting in legal creations that are as skillfully crafted as any work of art. These organizations are called "juridical persons" and they act as either a shield or a platform for those who try to take credit for their corporation's actions. The image I have in mind is somewhat mundane compared to the one you mentioned, and more traditional: Frankenstein's monster. Collectively, robber barons, complacent politicians, and corrupt judges have contributed to the surge in organizations that evolved independently from their beneficiaries; like super-human subjects. These "juridical persons" are led by a few self-appointed authorized representatives. They're ubiquitous, multinational, and versatile, and therefore operate simultaneously on all five continents while diversifying their activities across different sectors, from weapons manufacturing to children's entertainment to agri-food products. Their beneficiaries keep themselves at arms' length so that the turpitudes their corporations commit—oil spills, subsidizing war lords, supporting dictatorships, financial market collusion, political corruption, etc.—never personally affect them. "Yes, I hold massive shares in such-and-such multinational corporation; yes, I'm on the board of directors and try to guide its behaviour in the world, but I'm in no way responsible for what my monster does. My monster answers only to itself." These corporate executives are held accountable only under extreme conditions. You just need to understand the formal terms for what they mean: people pool their assets into companies that are bigger than themselves and—formally and literally—provide "limited liability." These "limited liability companies," which were an invention of Western law, claim to be wholly responsible for their actions. And so their associate members create a "society" that makes them legally irresponsible. "Associates are only responsible for their own negligence," explains a source from the Canadian Department of Justice<sup>1</sup>. By contrast, they do not have to answer for the entity's own negligence, and the entity does not have to answer for its members' negligence. It's bigger than any of them. Members benefit by subscribing to a revenue stream generated by the company's profits. As the Business Development Bank of Canada<sup>2</sup> states on its website, "Corporations are considered legally separate from their owners. Because it is defined by law,

a corporation is an impersonal entity that can in theory exist forever. This means that if the owner dies, the company can continue without issue.” In France, however, an associate can be held criminally responsible for any serious misconduct such as embezzlement or fraud; in short, “if they do not conform to the society’s interests,”<sup>3</sup> that is, if they do not conform to the interests of the beast, who, in light of this, continues to operate completely independently.

Increasingly, the rich and powerful are reduced to being the beneficiaries of income-generating machines they don’t even understand. For them, the theory of *governance* and current management practices translate into giving their employees greater autonomy and more responsibilities, precisely so that they no longer have to manage them. They content themselves with creating staggering objectives, letting their staff train themselves regardless of the competitive chaos that can ensue, all while subjecting them to the cruel pressure of relentless moral harassment, which all but guarantees the constant Darwinian turnover of staff, where the least effective employees are forced to resign out of humiliation, making room for fresh blood. The president’s speech is nothing but hearsay that must be deciphered by senior management, the only real transistor between an incompetent ruler and his disarrayed minions.

What do the masters of the world become when they find themselves among the people? Nothing. Especially not “masters.” They can’t master anything. There is no more ill-chosen word to describe this mob than “elite.” When they get cut down to size, all they have left is their cowardice. The more impetuous ones take their success too seriously and make a reckless display of it. Their vanity, banality, and self-importance are boundless; they’ve perhaps even outgrown the assets in their own capitalist experiment.

<sup>1</sup> “Société à responsabilité limitée,” *cliquerjustice.ca*, (accessed October 25, 2020). Our translation).

<sup>2</sup> “Corporation,” Business Development Bank of Canada, *bdc.ca*, (accessed October 25, 2020).

<sup>3</sup> “La responsabilité des dirigeants de société,” *coursdedroit.net*, (accessed October 25, 2020). Our translation).



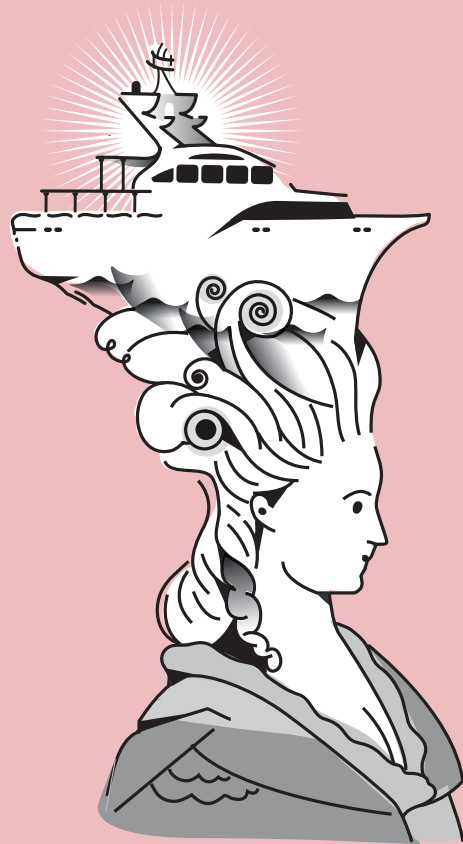
Dear Alain,

If the beneficiaries of all this plundering are really people, then the entire system that ensures their dominance—this “monster that answers only to itself”—is designed to keep them hidden. The challenge you describe in your books is at the heart of this exhibition. How can we give shape to this elusive 1% (apart from the few vain, spotlight-seeking ones who become space tourists)? How can we depict something that’s hidden? You mention Frankenstein’s monster—I was thinking of a golem, an assassin in the bush, a pattern in the carpet... We’re getting close. Frankenstein’s monster and the golem are allegorical figures, and like all allegories, they’re strong signifiers even if we don’t really understand what they signify. This isn’t the Statue of Liberty, which is totally unambiguous. What does Frankenstein’s monster signify, exactly? Progress run amok? The deviance of modern science? The hubris of technology with no conscience? A kind of broken and battered Prometheus? It’s a lot to think about, but I think the monster’s popularity in our collective imagination is because its allegorical halo is both vague and specific. That’s the great thing about allegory; it signifies things in a haphazard way. It’s an overflow of meaning that succeeds more through proliferation than precision.

Allegory was often used in the so-called classical visual arts. It was later rejected by modern artists, who saw it as the subordination of art to its literary subject. Visual allegory was then relegated to caricature or illustration, which often treated it heavy-handedly. For example, the Monopoly man, with his top hat and monocle, is always used as a symbol for capitalism; or the treasure chest on the beach as a reference to tax havens. I wanted to bypass these clichés and try to come up with other kinds of correspondences. I tried using “retired” allegorical figures, so to speak—expressive forms from classical art that I drew posing on yachts. I wanted to make a link between a figurative representation of a very contemporary problem and the ancient history of Western art. All of this is very experimental, like a collage of appropriations, a reading of ruins. I’m assembling and reassembling elements from my vocabulary until something looks right, more like poetic harmony than conceptual truth. I’m looking to achieve a level of signification, this precise but vague allegorical halo I mentioned in relation to Frankenstein. Ideally, I would create an artistic universe that is just right enough to encompass the signifiers we need now... It’s really the opposite of my press illustration

or agitprop work. In that case, getting the message across is crucial and that means I often have to revert to stereotypes or clichés, which I then try to sabotage from within.

The term “limited liability” that you dissect sounds like the perfect way to describe a catastrophe with no master behind the wheel. It’s the kind of term I like to work with by doing an extremely literal reading of it, much like you do. It reminds me of another stock expression I used as the title for one of my installations a few years ago: “Management will not be held responsible.” The installation was composed of a dozen six-foot long metal arrows mounted on office chairs bases. Viewers could move them around like a bunch of abandoned skateboards. When we look at expressions through their material opacity—rather than relying on the transparency of language—they read like a kind of systemic slip of the tongue.



Dear Clément,

You've put your finger on our common interest, both in art and political thought. Metaphor and allegory are incredibly important. They structure our thinking so much that they rearrange our blind spots, as you've highlighted. And I agree that an unhinged, wildly swinging golem—in our version, Frankenstein's monster—allows the mind to immediately understand the problem. But these mental leaps also land us in wet cement, and then we realize we're stuck. These images confine us to that initial leap. They seize us and make us move forward in a kind of daze, making us lose any means of traction with which to progress. So should we change the image, change our figures of speech, like Tarzan swinging from vine to vine?

Why are we so constrained to metaphors, allegories, and parables? I think back to my papers and readings, to the French philosopher Jacques Derrida explaining that the metaphor—completely unavoidable in any act of language—is not only *economical* in the sense that it allows us to evoke something in just a few words, thus sparing us from having to provide a whole slew of explanations, but it's also economical because it *produces*: metaphors generate meaning and are able to state something when the usual language solutions often fail...<sup>1</sup>

So the image of Frankenstein's monster throws us into a dead-end. Once we're trapped in this descriptive modality—which triggers an entire discourse around unhinged multinationals, voracious banks, and blind governments—what more can an endless number of descriptors say? This image is hardly better than the ones we set out to condemn. A while ago I became interested in Jean Doucet, a Quebec banker who was active in the tax haven banking system of the 1970s. He's apparently responsible for that ingrained kitsch aesthetic of offshore legislation: palm trees, coconuts, exotic islands, beaches, and secret hideouts with hidden safes... Back then, it was a matter of identifying locations in terms that were just vague enough to avoid any scrutiny. Doucet was unscrupulous—and along with the Swiss tax expert Édouard Chambost, this included a fair amount of racism—in recycling the 19<sup>th</sup> century colonial island aesthetic, paired with the iconographic promotional images of travel agencies, to conceal the actual purpose of these tax havens while also openly promoting it. Essentially, the critical images of the intellectual Left, which are meant to shake the coconut tree to see what might fall from it, are in their own way characteristically the same: shift our mindset to make us see what usually goes on unnoticed or remains unconscious, while constraining themselves to inadequate analytical models.

The last thing I thought of which could illustrate a multinational was the octopus. Yes, indeed! Because it has to immediately make sense, we want the image to speak, we want to spark people's imagination, and so we have to start with a cliché, with an already widely known image, something not too specific (in that sense, your references require at least some knowledge of art history and aesthetics that few people share). Hence, the octopus. In my case, I envisioned it as having been decapitated by the law. In discursive terms: multinationals evolve like octopi, the existing business laws in financial globalization allow their boards of directors to manage things in the multiple nations where they are located, as *multi-nationals*. Each particular affiliate and entity is like a tentacle. In this case, the tentacle is like the Right acting alone, as if it weren't attached to any octopus and no brain was controlling its actions with other tentacles from another legislative entity. Because in law, entities that are part of a multinational are considered autonomous; the multinational itself is not a subject of the law, therefore from a legal standpoint, it isn't any more real than Santa Claus. A network of entities created in a plurality of legislations, in the sense that they are independent from each other, are the basis of a multinational, this octopus. But in the aberration of the law, each tentacle is perceived by each legislation and jurisdiction as a thing unto itself moving under its own will. Hence the ensuing problem: the undisputed power of a multinational that continues to exist, but only in de facto, and remains uncontested. No parliament or judge can rule on the whole of its work on a global or multinational scale, but can only rule over one tentacle or another, in isolation.

This new image begets a new representation. In my case, it was also a chance to examine the perverse nature of major corporate executives on a clinical level, and to consider that the terms we use to refer to them—*elite*, *world masters*, *world leaders*, *VIP*—in turn seem like sterile metaphors. In this sense, I read the expression “the masters of the world” like one of these dead-end allegories. While working on the Total multinational case, for example, I was shocked to discover to what extent these “masters of the world” shamelessly accept that they're masters of nothing. They even describe this kind of relinquishment of the course of history as the ultimate act, a sign of keen intelligence, a God-like ingenuity. A multinational doesn't want to control the world, but it wants to be so ubiquitous that it is perfectly positioned to profit from any economic situation, through any kind of evolution or reversal. If oil prices plummet, emphasize the transformation chain; if they increase, restart production. In geopolitics,

if the United States turns away, we'll knock on China's door. It has nothing to do with keeping the world in check with calculated conspiracies or coordinated strike forces. On the contrary—people are allowed to move forward randomly, and out of this incalculable choreography we activate the many levers we've given ourselves so that we can benefit from whatever arrangement might occur. The “we” is willingly opaque because it includes a number of very diverse social players, from executives to directors to shareholders and a myriad of external partners, namely in the world of politics and science. This “we” responds in a scattershot way too, in its willingness to always take over. In fact, it's all a big juggling act.

While thinking about all these images, I would sometimes discover terms that seem incredibly revealing, like they hold the truth about what's about to be uttered. We just have to listen and develop them in order to let them speak. These are just words used to describe various players and terms and conditions. Like *multinational*, or *capitalism*. It's all there. The *multinational* is powerful simply in the *multi-national* quality of its name. It's both active in many nations, so it exists on both sides of every border; it's not limited, nor can it be contained by any one nation, whether legally, financially, in terms of investments, or decision-making. Same thing for capitalism—it's all in the name. Could this be the reason why those who profit from it most use it less and less, preferring, for example, the more euphemistic *market economy*? Capitalism is the name of an order, a regime, an ideology, and a state of mind—all of which are contained in the suffix *ism*—whose explicit goal is to increase capital—the root of the word—that is, by definition, its growth, accumulation, what it is destined for, and of course, most emphatically: for the benefit of a minority of shareholders. Capital is not just luxury or savings. It's a whole set of massive, surplus assets whose sole purpose is to grow: factories, huge properties, raw materials, patents and technological knowledge, monetary capital, and of course, the manual and intellectual labor force that goes with all of it. That's a huge labor force.

So, back to your drawings, I understand that these masters of the world, if they are people, it's in the obvious sense of an oxymoron. Not in a trivial sense where we could say “they're people too,” but in the sense that they are masters of nothing. They aren't defective masters, as a first impression might suggest. But contrary to this common interpretation, they should be seen as stripped of any kind of skill, adrift, prisoners of the cultural kitsch they so fervently bankrolled, but with an unquenchable thirst for power that can only be achieved through faithful conformity

to their own class. Who can forget this amazing phrase Marx used to introduce the notion of capital: “individuals are dealt with only in so far as they are the personifications of economic categories, embodiments of particular class-relations and class-interests. My standpoint, from which the evolution of the economic formation of society is viewed as a process of natural history, can less than any other make the individual responsible for relations whose creature he socially remains, however much he may subjectively raise himself above them.”<sup>2</sup> *The masters of the world are people* in a world where simple people, given their circumstances, can’t possibly be masters anything at all.

<sup>1</sup> Jacques Derrida, “La mythologie blanche,” in *Marges. De la philosophie*, (Paris: Éditions de Minuit, 1972), Poétique, no. 5, 1971.

<sup>2</sup> Karl Marx, *Capital, A Critique of Political Economy*, trans. Samuel Moore and Edward Aveling (Chicago: Encyclopaedia Britannica, 1955 [1867]).



Dear Alain,

I like your vision of a metaphor that's like a mental trampoline that propels our understanding of a phenomenon, but launches us into wet cement, and we get stuck. I especially like that you come up with a nice metaphor to critique the use of metaphors. This paradox is an endless source of wonder for me. We can't get away from metaphors, they are "wolfdogs chasing us through the woods,"<sup>1</sup> they quicken our understanding but they also immobilize it as a cliché—literally a freeze-frame. It's also a dead metaphor. This tension between speed and embeddedness—or between swiftness and idiocy—is like a very powerful spring. I often use it in my drawings because it gives me more latitude in what order things are said, in a playful sense but also in the mechanical sense of the term.

We're coming to the end of this conversation and I suggest we conclude with an image<sup>2</sup> that, in its own way, kind of upends and ruins the title statement of the exhibition. I don't know where this poster comes from, and I probably wouldn't have noticed it if we weren't caught up in examining a statement that's very structurally similar, but has the exact opposite meaning. We can assume this was a promotional image for some kind of B-movie from the early '80s, but it's probably more recent than that. It's like a subversive use of cinematic codes to make an obvious political comment. Whatever the case, for the creator of this image, the masters of the world (in this case billionaires) are neither people, nor golems, nor octopi, but *parasitic vampire motherfuckers*. We've been warned.

<sup>1</sup> "Des chiens loups qui nous poursuivent dans la forêt" from Olivier Cadiot, in an interview with Philippe Mangeot published in the magazine *Vacarme* (Cap au mieux. *Vacarme* (45), 4-12. Our translation.

<sup>2</sup> Image origin: [https://www.reddit.com/r/BmovieProductionsLA/comments/96780j/billionaires\\_arent\\_people/](https://www.reddit.com/r/BmovieProductionsLA/comments/96780j/billionaires_arent_people/)



Dear Clément,

*The masters of the world are people.* What a self-destructive pile-up! It completely seizes the entire ideological apparatus. Then again, the contradiction is even found in the most basic meaning of the words. First of all, *masters*: these are usually people who are appointed as such based on their mastery of something. An essential characteristic of a master is the ability to distinguish themselves: every dictionary definition includes words like commands, orders, teaches, or addresses *others*—those who are not the master. But here we're reminded that these masters are people, that is, that they fundamentally belong to the category of those who are indistinguishable. Nothing defines them. Those who have a particular mastery of something are in fact indistinguishable from the rest of us. That's why they require so many crutches. They are conspicuous, shrill, oppressive, and not very practical. For instance, it's this pretension to administrative-knowledge-as-such that makes these people believe their sapience entitles them to manage anything, be it a museum, a supermarket, a hospital, or a baseball club. Managing becomes an intransitive activity that allows those who think they are in that position to distinguish themselves from others. Owning capital also presages this hierarchical superiority. The financial press confirms it, business schools teach it, private foundations prioritize it, sponsors scream it, and most of all, major multinational corporations with very limited liability blindly assert it. How much energy is spent making sure everyone forgets that the masters of the world are people? So many remakes feature masters as zombies, demons, extraterrestrials, or revenants. What does this mean? That they owe their status to all these social and legal crutches that are beyond their jurisdiction but that concern everyone, the same ones who are stunned by such grotesque displays of power?



Clément de Gaulejac est artiste, auteur et illustrateur. Son travail d'artiste a été exposé à la Galerie UQO (*Les Maîtres du monde sont des gens*, 2019), à Vox, Centre de l'image contemporaine (*Les Naufrageurs*, 2015), à AXENÉO7 (*Monuments aux victimes de la Liberté*, 2015) ainsi qu'au Centre des arts actuels Skol (*Motifs raisonnables*, 2013). Aux éditions Le Quartanier, il a publié *Les artistes* (2017), *Grande école* (2012) ainsi que *Le livre noir de l'art conceptuel* (2011). En 2021 paraîtra *Tu vois ce que je veux dire ? Illustrations, métaphores et autres images qui parlent*, livre issu de sa thèse de doctorat en Études et pratiques des arts. Comme illustrateur, il collabore régulièrement avec différentes revues et maisons d'édition (*Liberté*, *Vie des arts*, *Écosociété*, *IRIS*, *Lux...*) et, depuis 2012, produit des affiches en soutien à divers mouvements sociaux (*Extinction Rebellion*) ou politiques (*Québec solidaire*). Pour en savoir plus : [www.calculmental.org](http://www.calculmental.org)

Alain Deneault est professeur de philosophie au campus de la Péninsule acadienne de l'Université de Moncton, et membre du Collège international de philosophie (Paris). Ses essais portent sur l'idéologie managériale, la souveraineté des pouvoirs privés et l'histoire de la notion polysémique d'économie. Il est l'auteur de *Bande de colons*, *Gouvernance* et *La Médiocratie* (*Lux*), et a fait paraître plusieurs essais sur les multinationales et les souverainetés de complaisance chez *Écosociété* ainsi que *Rue de l'échiquier*.

Clément de Gaulejac is an artist, writer, and illustrator. His artwork has been exhibited at Galerie de l'UQO (*Les Maîtres du monde sont des gens*, 2019), at Vox, Centre de l'image contemporaine (*Les Naufrageurs*, 2015), at AXENÉO7 (*Monuments aux victimes de la Liberté*, 2015) and at the Centre des arts actuels Skol (*Motifs raisonnables*, 2013). His publications with Le Quartanier include *Les artistes* (2017), *Grande école* (2012) and *Le livre noir de l'art conceptuel* (2011). His forthcoming book, *Tu vois ce que je veux dire ? Illustrations, métaphores et autres images qui parlent*, will be published in 2021 and stems from his PhD thesis in Études et pratiques des arts. As an illustrator, he regularly collaborates with different magazines and publishers (*Liberté*, *Vie des arts*, *Écosociété*, *IRIS*, *Lux...*) and since 2012, has produced posters in support of various social or political movements (*Extinction Rebellion*, *Québec solidaire*). Find out more here: [www.calculmental.org](http://www.calculmental.org)

Alain Deneault is a professor of philosophy at the Université de Moncton in the Acadian Peninsula, and a member of the Collège international de philosophie (Paris). He has written essays on managerial ideology, the sovereignty of private power, and the history of the polysemic notion of economy. He is the author of *Bande de colons*, *Gouvernance*, and *La Médiocratie* [*Mediocracy: The Politics of the Extreme Centre*] (*Lux*), and has published several essays on the subject of multinational corporations and the sovereignty of complacency with *Écosociété* and *Éditions Rue de l'échiquier*.

g

u

q o